

Quelque Part

Personnages :

Le Pianiste

Atteint d'une maladie mortelle incurable, il se débat entre ses interrogations, ses émotions et sa créativité. Dans cette scène, après avoir traversé le déni et la colère, le voici dans sa phase de négociation.

La Mort

Apparaît comme un reflet du pianiste, elle est toujours vêtue comme lui. Elle a promis de lui rendre cinq visites dont chacune correspond au point culminant d'une étape du deuil, afin de le guider, à son rythme, vers l'apaisement de l'acceptation.

Les Négociations

Petite note pour le compositeur : Le morceau joué dans cette scène est une version encore inachevée mais déjà un peu plus élaborée que les quelques fragments de la scène du Déni qui sont à sa base. Le canevas mélodique commence à se dessiner clairement mais les arrangements/harmonisations sont encore incertains, et cela doit s'entendre au début de la scène tant que le Pianiste est en recherche. Lorsque le morceau est repris plus tard, devant la Mort, les arrangements « improvisés » doivent venir atténuer l'aspect « en construction » du début. Certains éléments de l'improvisation se retrouveront dans la version définitive du morceau dans les deux dernières scènes.

*La loge du théâtre baigne dans une lumière crépusculaire très chaleureuse. La veste du pianiste est posée sur l'accoudoir du sofa contre lequel sont appuyés son sac et la sacoche à pied de micro. La bouteille aux deux tiers pleine ainsi que deux verres reposent par terre non loin de lui, qui, toujours vêtu de la chemise bleu clair qu'il portait sur scène, est assis au piano et joue. Il semble serein. Très concentré sur sa musique, il consulte régulièrement, du coin de l'œil, la partition en face de lui et ne semble pas s'apercevoir que la Mort vient de faire son entrée. Discrète, elle le regarde jouer avec un sourire, et vient s'asseoir dans le sofa en silence. Elle écoute. Un temps. **Le mouvement musical s'arrête sur une tension harmonique non résolue.** L'artiste improvise, tâtonne une suite éventuelle, (**enchaînement d'accords voisins : reprise de la dernière mesure plusieurs fois suivie d'un accord différent à chaque reprise dans la recherche d'une modulation pour conclure le mouvement – effet de boucle un peu décousu**) Il annote sa partition et se tourne vers la bouteille pour boire, il aperçoit la Mort et lui sourit, elle lui répond.*

La Pianiste : Je ne vous ai pas entendue arriver.

La Mort : Pardon de me montrer indiscreète. Je ne voulais pas vous interrompre.

Le Pianiste : Ce n'est pas grave, c'était votre chanson.

La Mort : Ah ! Vous avez accepté, finalement ?

Le Pianiste : On peut dire ça, oui. Vous connaissez un peu la musique ?

La Mort : Je connais le nom des notes, mais je ne sais pas les reconnaître quand je les entends.

Le Pianiste (*sourire complice*) : ça demande des années de travail. (*Il ramasse les deux verres*) Je meurs de soif, (*lui montrant le verre*) vous... ?

La Mort : S'il vous plaît, oui.

(Il remplit les deux verres, en silence, puis lui apporte le sien avant de s'asseoir sur le tabouret de piano face à elle. Un court temps, il garde le regard baissé sur son verre cherchant ses mots. Prenant une profonde inspiration.)

Le Pianiste : Je tenais à vous présenter mes excuses pour notre altercation de l'autre jour. Je n'aurais jamais dû m'emporter comme ça. ... Toute cette violence, je n'avais pas idée que je... qu'elle... Je ne suis pas quelqu'un de colérique. Je... je regrette beaucoup. Je ne me

reconnaissais pas, ce n'était pas... Cette fureur agressive, même ces intonations... oui, cette violence, jamais je n'aurais cru que... J'ai honte. J'étais hors de moi. Littéralement...

La Mort : Vous savez, la colère est une étape comme les autres, et d'autant plus nécessaire, qu'elle peut s'avérer très violente. Traverser un deuil, c'est faire face à l'obligation d'accepter une perte. La perte d'une chose fondamentale dont on n'est pas près à se séparer. Vous, vous faite face à la perte de votre propre vie. Qu'y a-t-il de plus violent ? Il n'y a aucune honte à avoir, au contraire, c'est très sain d'exprimer cette violence contre moi. Vous n'êtes pas le premier.

Le Pianiste : Peut-être, mais cela n'excuse pas tout. J'ai eu peur, je ME suis fais peur...

La Mort : Une fois j'ai rendu visite à un homme d'un naturel très calme, ce devait être au début du siècle dernier, ou peut être celui d'avant. Il était dans sa phase de colère, lui aussi. Quand il m'a vue, il a juste attrapé un grand bâton dont on se servait pour séparer les grains de blé de leurs épis. Vous savez, ces grands manches reliés à une sorte de gourdin par une chaîne métallique. Il m'a éclaté la tête avec. C'était ma deuxième visite et on n'a pas échangé un seul mot.

(Silence. Le pianiste, abasourdi, regarde la Mort d'un œil horrifié, retenant avec peine un petit rire nerveux.)

Le Pianiste: Et... Vous l'avez laissé faire ?

La Mort : Bien sûr. Il en avait besoin, mieux vaut moi qu'un être vivant, non ?

Le Pianiste : Si vous le dites...

La Mort : *(souriant et levant son verre)* : Et bien... à notre réconciliation. *(Ils trinquent et boivent une gorgée, un court temps)*

Le Pianiste *(regardant la Mort.)* : C'est apaisant de vous voir sourire. Vous êtes vraiment très belle. *(Elle sourit avec complicité)* Plus encore que d'habitude.

La Mort : *(avec un sourire)* Ha bon ?... Pourquoi ? Je suis comment « d'habitude » ?

Le Pianiste : Heu. Je sais pas... Je vous trouve plus... enfin je veux dire... La dernière fois vous arboriez un petit air narquois exaspérant. Vous débordiez de suffisance... c'est votre impassibilité hautaine qui m'a mis hors de moi. Mais là, je sais pas... ce regard intense, attentif, ce sourire sincère, à la fois bienveillant et moqueur, je trouve que ça vous va bien... Espiègle. Voilà, c'est ça... Ce petit air espiègle, ça éclaire votre visage.

La Mort : C'est drôle, je suis comme d'habitude.

Le Pianiste : Non. Non, non, je suis sûr qu'il y a quelque chose de changé.

La Mort : Oui. Votre humeur a changé. Maintenant que la colère est passée, vous commencez à accueillir les choses avec sérénité et réflexion, et vous me trouvez aimable. C'est tout.

Le Pianiste : Vous croyez ?... C'est drôle : j'aurais vraiment juré que vous étiez différente.

La Mort *(sur le ton de la plaisanterie)* : C'est parce que le bleu me va bien.

Le Pianiste (*rire complice, regardant les manches de sa chemise*) : C'est une couleur que j'aime beaucoup... peut être l'une de mes préférées.

La Mort : Oui ça vous ressemble. C'est une couleur qui évoque le calme et la rêverie. Les eaux paisibles...

Le Pianiste : Le Ciel surtout. Moi elle m'évoque une force tranquille. Elle se trouble mais ne disparaît jamais, elle finit toujours par refaire surface. Elle est plus proche de l'espoir que de la rêverie, pour moi. (*Un temps*) Quand j'étais petit, j'avais une enseignante qui portait régulièrement une robe bleu clair avec des ourlets turquoises. Elle était sévère mais, je ne saurais dire pourquoi, quand elle portait cette robe j'avais l'impression que son visage était plus doux. C'était une ancienne flûtiste qui avait dû interrompre sa carrière à cause d'une arthrose déformante précoce. Tous les mercredis après-midi elle nous faisait découvrir un morceau de musique, ou un compositeur, c'était le moment de la semaine que je préférais, elle m'a fait aimer Saint-Saëns, Faure, Vivaldi... c'est peut-être mon imagination mais je trouve que vous lui ressemblez un peu. (*La Mort sourit. Le Pianiste reprend une gorgée d'eau*) D'ailleurs, je me demandais, comme nous sommes amenés à nous fréquenter... enfin... compte tenu de notre proximité... Est-ce que, je peux vous tutoyer ?

La Mort (*rit*) : A vous de voir : la mort est une affaire personnelle.

Le Pianiste : C'est que... (*Avec un sourire espiègle*) c'est moins formel.

La Mort : Ça me démystifie.

(*Craignant soudain de la vexer, le Pianiste commence à chercher ses mots comme pour minimiser l'évidence soulignée par la perspicacité de son interlocutrice.*)

Le Pianiste : Oui. Ça te démystifie. (*Tous deux échangent un sourire complice.*) Cela dit, je constate que je ne connais pas votre nom, vous vous êtes contentée d'apparaître, comme ça. Du jour au lendemain vous avez habité mon existence sans vous être présentée. Non pas que c'était nécessaire : je ne suis pas dupe, mais, bon... Moi je suis habitué à l'absurde, au poétique, je joue avec tous les jours, tous les soirs ; je compose, j'écris avec... Mais pour les autres ?... Apparaître comme ça du jour au lendemain dans la vie de quelqu'un ce n'est pas une preuve, ce n'est pas... (*un temps*) Vous avez dû en rencontrer pas mal, des incrédules dans votre... situation. Des septiques, des gens qui ne vous reconnaissaient pas... Qui ne voulaient pas vous reconnaître.

La Mort : Vous étiez vous-même un virtuose du genre il y a six mois.

Le Pianiste : Oui. Certes. Mais je dois avouer que même maintenant je ne suis pas très sûr. Il m'arrive de me dire que, non, vous n'êtes pas là. Que ce n'est pas réel. Que c'est moi qui fantasme votre présence ici, près de moi à cet instant, pour tromper ce sentiment de solitude qui grandit à mesure que l'échéance se rapproche. Est-ce que je vous rêve, telle que vous m'apparaissez, enveloppante et maternelle, pour me rassurer ? Est-ce que vous êtes une hallucination, un effet secondaire des médicaments ? Suis-je dans le coma, en plein délire ?... (*Un temps, ils se regardent.*) Peut-être que vous êtes bien là, en face de moi, pour de vrai, à m'écouter, silencieuse, palpable. Et peut-être que je suis seul face à moi-même à soliloquer avec les meubles. Pourtant, je sens votre bienveillance, qui m'accompagne. Chaque instant,

votre présence m'enveloppe comme une armure, ou les ailes d'un ange gardien. Et je ne connais même pas votre nom.

La Mort : Des noms, j'en ai plein. Des expressions, des quolibets, des noms d'oiseaux... Vous me voyez comme une femme, c'est cela ? (*Le Pianiste acquiesce surpris*) Oui, c'est logique, en français, « La Mort », c'est féminin.

Le Pianiste : Il y a des gens qui vous voient comme un homme ?

La Mort : Bien sûr. Il y en a même certains qui me voient comme un enfant. Et d'autres comme un animal. Et même, parfois, comme un objet, mais là c'est plus rare. Vous voyez que la mort est une affaire personnelle, la relation que vous entretenez avec moi est unique parce qu'elle répond à vos besoins, à vous seul. Vous pouvez me donner un nom si vous voulez. Si ça vous rassure.

Le Pianiste : Non ça ne m'intéresse pas de t'appeler par un nom éphémère. J'étais curieux de savoir TON nom, si tu en avais un. Un, qui n'appartiendrait qu'à toi, de toute éternité. Si c'est à moi de te nommer... Non, la première fois qu'on s'est vus, tu m'as demandé quelque chose de beaucoup plus intéressant. Il a fallu que l'idée fasse son chemin mais, finalement, j'ai suivi ton conseil. Tu avais raison, j'ai l'impression de puiser des forces nouvelles dans cette chanson que je te compose. Une envie, viscérale, irrépressible... Comme une urgence de vivre, de dire, de jouer plutôt. Les idées se bousculent, les « canevas » mélodiques, harmoniques, se multiplient sur la portée, finissent par se mélanger... Et je regarde, non, je fixe le piano, les fragments, les gimmicks tournent dans ma tête, dans mon oreille... l'espace d'un instant, c'est comme si je ne savais plus jouer. Mes doigts ne reconnaissent plus les touches, c'est comme les murs d'un labyrinthe longiligne, insoluble. Je cherche quelque chose, quelque chose de familier, que je connais bien, trop bien peut-être, et qui se dérobe sans cesse. C'est à la fois infiniment excitant et frustrant, mais pour la première fois de ma vie, je n'arrive pas à choisir les sonorités que je voudrais employer. C'est paradoxale, étrange, cette profusion d'idées, d'inspirations, d'influences et cette incapacité à décider, définir...

La Mort : Définitivement ?

Le Pianiste (*a une grimace fugace*) : Il n'y a rien de définitif dans la musique. Même l'œuvre la plus aboutie peut toujours être réarrangée, réorchestrée, harmonisée, transposée... à l'infini. C'est essentiel de savoir jouer et perpétrer, tel qu'écrits, immortalisés, les morceaux des grands maîtres, mais vouloir les sacréaliser comme parole d'évangile intouchable, c'est réduire ces œuvres intemporelles à l'état de musiques mortes. La musique est un art vivant, irrévocablement vivant... Immortaliser... Je n'ai de cesse de composer et recomposer, j'ai une foulditude de notes par-ci par-là, mais je n'arrive pas à écrire.

La Mort : Un peu comme si le fait de noircir d'encre la portée, allait vous imposer un choix définitif.

Le Pianiste : C'est absurde, mais oui. Jusqu'à présent, je pouvais tout retravailler, réarranger, réécrire... Ma vie s'achevant, le champ des possibles s'amenuise. Comme si... c'est idiot mais, comme si, je n'avais plus droit à l'erreur. En tout cas, je n'en ai plus le temps. Je me sens de plus en plus fatigué. Tout ce que je fais me demande une énergie, une concentration

démultipliée depuis les débuts du traitement. Je veux composer ce morceau, mais je ne veux pas laisser derrière moi, un vague brouillon, décousu. J'ai besoin de... Laisse moi un peu de temps. S'il te plait. Trois fois rien...

La Mort : Le temps vous l'avez, ce sont vos forces qui vous font défaut et ça, malheureusement, personne ne peut vous les rendre. Si je retardais les choses, cela reviendrait à prolonger votre agonie et les souffrances qui l'accompagnent.

Le Pianiste (*avec frénésie*) : Ce ne serait que quelques jours, une semaine ou deux, le temps de me remettre les idées en place. J'ai encore tellement de choses à dire à travers la musique... c'est la dernière chose que je vais composer. Vous pouvez comprendre.

La Mort : Oui. Je comprends. Mais vous n'avez pas besoin de chercher l'apothéose. Il suffirait simplement qu'elle vous ressemble.

Le Pianiste (*il vide son verre*) : Je ne recherche pas l'apothéose, seulement je ne veux pas avoir à rougir de la laisser comme œuvre testamentaire... S'il vous plait, tout cela va trop vite. J'ai l'impression que toute ma vie me file entre les doigts... j'ai à peine eu le temps de comprendre que j'étais, que j'allais... pas même le temps de l'accepter et c'est déjà votre troisième visite... vous ne m'en avez accordé que cinq...

La Mort : Oui, je sais, c'est peu. Mais c'est un arrangement qui vous conviendra, vous verrez.

Le Pianiste : Si vous espaciez un peu... juste, un tout petit peu, d'avantage, vos deux dernières visites ?

La Mort : Je ne peux pas faire ça.

Le Pianiste : Pourquoi ? Vous m'aviez promis de me laisser le temps nécessaire...

La Mort : Non, j'ai promis que j'essaierais. (*Un temps, le pianiste se tait, il baisse les yeux se mordant les lèvres. La Mort le regarde, d'une voix plus douce*) Il y a une chose que vous ne comprenez pas, Vous êtes mourant, et l'intervalle de temps entre deux de mes visites ne dépend pas de moi.

Le Pianiste (*haussant légèrement la voix*) : Mais de qui, alors !

La Mort : De vous. De l'évolution de votre état. Il dépend entièrement de votre santé et de votre façon d'accueillir les choses. Si vous tenez à espacer mes visites il faut prendre soin de vous.

Le Pianiste (*un peu ahuri*) : Mais... Je prends soin de moi.

La Mort : Sur le plan médical, oui. Mais depuis que vous êtes malade, vous avez connu le déni. Vous avez refusé de croire que votre cas était grave. Je ne vous le reproche pas, s'entendre dire que l'on est mourant, est en soit inacceptable. Seulement, loin de réduire vos activités professionnelles, comme vous auriez du, raisonnablement, le faire, vous avez continué de vivre, comme si de rien n'était. Et puis il y a eu la colère à laquelle vous avez tenté d'échapper en multipliant tout ce qui pouvait mobiliser votre concentration : les compositions, les arrangements, les harmonisations, pour vous, pour les autres. Aujourd'hui

vous commencez à avoir peur parce que l'épuisement vous rattrape. Vous commencez à sentir que l'échéance se rapproche et que votre traitement n'y changera rien.

Le Pianiste (*rire jaune*) : Non, si son efficacité était à la hauteur de ses effets secondaires nous n'aurions pas cette conversation.

La Mort : Non. Je ne peux pas vous rendre le temps passé, mais, il n'est pas encore trop tard pour ralentir les choses. Prenez du repos, vous avez une telle soif de vivre que ce ne sera pas du temps perdu. Faites le pour vous, pour votre famille, pour vos amis, vos collègues, vos élèves, pour moi peu importe mais ménagez-vous. Je suis très curieuse de savoir ce que vous avez à dire à travers la musique.

Le Pianiste (*le regard baissé sur son verre vide, et le manipulant nerveusement*) : C'est sacrément solide comme plaidoyer. Ma requête n'est pas originale, pourtant je pensais vraiment avoir une chance de vous amadouer. J'imagine qu'on en passe tous par la aussi. (*La Mort hoche la tête affirmativement*) Vous est-il déjà arrivé de céder ?

La Mort (*un court temps*) : C'est arrivé, oui.

Le Pianiste (*entrevoiyant un espoir d'obtenir satisfaction*) : Etait-ce vraiment si terrible ?

La Mort : Comme vous demandez cela ! Encore une fois vous inversez les rôles. Vous voulez tant que ça le dernier mot ?

Le Pianiste : Vous n'allez pas me reprocher d'essayer. On sait très bien tous les deux qu'au bout du compte c'est vous qui l'aurez.

La Mort (*prenant un temps de réflexion*) : Vous connaissez sûrement l'histoire du requiem inachevé de Mozart.

Le Pianiste : Oh oui. Elle est appartient au panthéon des légendes occidentales cette histoire. C'était une commande qu'il disait avoir l'impression de le composer pour lui-même et c'est un de ses élèves qui l'aurait achevé sous sa dictée, je crois. (*Leurs regards se croisent.*)

La Mort : Précisément, « sous sa dictée ». Son agonie m'a donné une terrible leçon. Je confesse volontiers qu'il m'arrive de faire des erreurs de jugement. Il abritait la même frénésie que vous, la même fièvre au fond du regard, mais pas la même pondération. Il était aussi beaucoup plus jeune. Impossible de lui faire entendre raison, impossible de me faire entendre tout court, en fait. Il m'a supplié, imploré de le laisser finir. A genoux, il demandait pitié... Alors, par compassion, j'ai cédé, et j'ai cédé de nouveau, puis, j'ai cédé, encore. Je lui ai laissé tout le temps qu'il m'a demandé et finalement, il était en si piteux état qu'il n'arrivait plus à tenir sa plume, lui même. (*Le Pianiste baisse le regard, troublé*)

Le Pianiste (*presque à mi-voix*) : Je ne veux pas mourir comme ça ! (*La Mort se lève et s'approche du pianiste comme pour le réconforter*) Dans mon sommeil. Enveloppé par les limbes et la musique, comme dans un rêve, le corps à l'abandon... Me laisser emporter, transporter... S'il te plaît, je voudrais partir sans m'en rendre compte. Pas comme ça...

La Mort (*Sur le ton de la confiance*) : Nous n'y sommes pas encore. Je suis désolée que cette vieille histoire vous trouble autant, moi non plus je ne veux pas vous emporter comme ça. (*Leurs regards se croisent*) Je ne vous emporterai pas comme ça.

(Silence. La Mort ramasse la bouteille et verse un peu d'eau dans le verre du Pianiste. Il reste là à regarder l'eau, puis finit par en boire une gorgée. La Mort s'éloigne un peu, pour le laisser reprendre ses esprits. Il la regarde intensément comme perdu dans ses pensées.)

Le Pianiste : Je repensais à une chose que vous avez dite : « un jour vous comprendrez que je ne suis pas votre ennemie ». Et non, c'est vrai, vous ne l'êtes pas. Et pourtant sitôt que l'on prend conscience de votre existence, vous devenez un sujet de terreur et de tabou. Vous êtes l'inconnu par excellence, l'inconnu absolu. Car ceux qui vous rencontrent ne sont plus là pour dire toute cette tendresse qui émane de vous. Cette écoute généreuse... Je vous ai vue tout à l'heure, juste avant le rappel. C'est assez étrange mais ça m'a fait du bien de sentir votre présence. J'avais le même plaisir à vous reconnaître qu'à contempler le visage d'un ami. Vous avez vraiment une très belle écoute.

La Mort : Je suis faite pour ça.

Le Pianiste *(avec un sourire poli)* : Alors vous avez dû être un peu déçue.

La Mort : Non, pourquoi ? Vous n'êtes pas content de vous ? C'était une magnifique prestation ! En vous écoutant, j'avais l'impression de respirer moi aussi.

Le Pianiste *(très touché)* : J'ignorais que vous pouviez vous émouvoir.

La Mort : Je ne suis pas de bois.

Le Pianiste : Mais vous n'êtes pas de chair.

La Mort *(souponne amusé)* : Toujours le dernier mot, hein ? Bon, si vous me faisiez écouter un petit morceau de ce que vous m'avez composé, plutôt.

Le Pianiste : Vous voulez l'entendre maintenant ? Ce n'est vraiment pas très abouti...

La Mort : Jouez ce qui vous vient, ou ce que vous avez noté tout à l'heure. Vous verrez bien où cela vous mène.

Ils se sourient. Le Pianiste se lève prend le tabouret et l'installe au piano, la Mort le suit et reste debout face à lui. Il réorganise ses partitions avant de les disposer sur le pupitre et s'assoit pour commencer à jouer. Il joue, elle le regarde. Il a le regard perdu dans le vide et consulte de temps à autre, sa partition du coin de l'œil. Il cesse de jouer et la regarde.

Le Pianiste : Voilà ou j'en suis pour l'instant. *(Elle vient se placer près de lui pour voir la partition)*

La Mort : Vous avez vraiment joué tout ce qui est écrit là ?

Le Pianiste : Un peu plus en fait, j'ai improvisé sur la grille.

La Mort *(se penchant sur le pupitre pour mieux voir)* : Il n'y a plus beaucoup de place pourtant.

Le Pianiste *(rit)* : Je parlais de la grille des accords, *(lui montrant sur la portée)* tu vois c'est ce qui est écrit là.

La Mort *(montrant la portée du doigt)* : Ah... Et les zigouigouis bizarres entre les lignes ?

Le Pianiste : Ça, c'est ce que tu vas devoir chanter.

La Mort : OH lala !

Le Pianiste (*sourit*) : C'est moins difficile que ça en a l'air. (*La Mort hoche la tête*) Je te la chanterai la prochaine fois quand elle sera finie. (*Il range ses partitions dans sa pochette et se tourne vers elle – un temps*) Dis-moi, quand tout sera fini, où est-ce que tu vas m'emmener ?

La Mort : Où ?

Le Pianiste : Oui, qu'est ce qu'il y a après la mort ? Est-ce qu'il y a vraiment le paradis et l'enfer ?

La Mort : Ah ça ! Oui. C'est une question que j'entends souvent. Vous en avez tous une idée tellement personnelle que j'ai mis longtemps à comprendre le concept. En fait je n'en sais rien.

Le Pianiste (*visiblement surpris*) : T'en sais rien ? Comment ça t'en sais rien ? Tu es censée nous y conduire ? (*il la regarde et sourit avec malice*) Tu es soumise au secret professionnel ? (*Elle rit*)

La Mort : Non, non, c'est vrai. Je n'en sais rien et si je le savais je vous le dirais. J'ai déjà vu quelle source d'angoisse ça pouvait être. (*Un court silence*) Vous êtes croyant ?

Le Pianiste : J'ai reçu une éducation judéo-chrétienne. Ça change quelque chose ?

La Mort : Non. Le chemin est le même, mais ce qu'il y a au bout m'est inconnu.

Le Pianiste : Il n'y a qu'un seul chemin ?

La Mort : Oui pourquoi ?

Le Pianiste (*avec jubilation, pensant avoir piégé la Mort*) : Alors il n'y a qu'un seul endroit. Et s'il n'y a qu'un seul endroit il ne peut pas y avoir et le paradis et l'enfer.

La Mort : Ha oui, ça se pourrait... Cela dit une seule et même maison contient souvent plusieurs pièces.

Le Pianiste (*un temps*) : Je ne comprends pas. Comment peux-tu me préparer à mourir si tu ne peux pas me dire à quoi m'attendre ?

La Mort : Et vous, dites-moi, quelle idée vous faites vous du paradis ?

Le Pianiste : Quelle idée ?

La Mort : Oui, quelles images mettez-vous sur ce mots, quelles sensations ?

Le Pianiste : C'est une excellente question, je ne me la suis jamais posée. A quoi bon, puisque ni toi ni moi ne savons si c'est bien le Paradis qui m'attend ?

La Mort : Je vais vous emmener quelque part, ça, c'est certain. Dans un endroit absolument inconnu. Et si vous commenciez par le renommer cet endroit ? Par lui donner un nom moins lourd de sens, disons un nom un peu plus neutre.

Le Pianiste : Histoire de le démystifier ?

La Mort : Oui, absolument. Démystifiez-le. Comme vous le faites avec moi.

Le Pianiste (*un temps de réflexion*) : Tout à l'heure tu as employé l'expression « quelque part », ça me semblait plutôt pas mal.

La Mort (*songeuse*) : Quelque part...

Le Pianiste : Elle désigne à la fois l'inconnu et l'imprévisible. On ne pourrait pas l'employer à meilleur escient. Oui, Quelque Part, ça me plaît bien.

La Mort : Alors, admettons que lors de ma dernière visite je vais vous emmener en voyage Quelque Part, où voudriez-vous aller ? (*Un court temps, le Pianiste soupire, sans grande conviction*) Fermez les yeux.

(Le Pianiste s'exécute. Un temps, on entend sa respiration calme. Son visage est traversé par plusieurs réactions à des pensées parasites, puis, un petit sourire nostalgique se dessine.)

Le Pianiste : J'imagine assez bien une prairie de montagne, bordée de conifères près d'un lac turquoise, hésitant entre le bleu et le vert selon la luminosité du ciel et dans lequel se refléterait l'ombre des nuages. Le vent fait gronder les épicéas et siffle entre leurs aiguilles transportant l'odeur de la sève des génépis dont les confiseurs feront des friandises et des alcools finement parfumés. Montant de la vallée on distingue, lointain, le carillon des cloches d'un troupeau. Plus bas encore, il y a un petit village dont les senteurs de vins chauds et de tarte à la myrtille hantent les rues jusque sur les chemins. C'est la fin de l'été. Dans la prairie, le pointillisme des pierres et des cailloux signe de jolies promesses. J'irais plonger mes pieds dans l'eau du lac les yeux fixés sur les glaciers que les neiges éternelles habitent encore. Allongé dans l'herbe fraîche à l'ombre des sapins dans les branches desquelles le vent viendra jouer modifiant les dessins de la lumière sur mon visage. Je l'écouterais faire frissonner l'onde en laissant fondre un bonbon au génépi sur ma langue. (*Il se tait.*)

La mort : C'est comment le goût du génépi ?

Le Pianiste (*rouvrant les yeux, surpris*) : Heu... C'est très parfumé. ça ressemble un peu au miel, c'est doux et sucré. (*Il se lève et prend son sac*) Tu n'en as jamais goûté ? (*La Mort fait non de la tête*) je dois en avoir... ah. (*Il sort de son sac un petit sachet de bonbons il s'approche de la Mort et le lui tend*)

La Mort : Je peux ? (*le Pianiste acquiesce, elle plonge sa main dans le paquet, prend un bonbon le regarde, le sent, et le met dans sa bouche. Un temps*) C'est vrai que c'est parfumé. (*Le pianiste en prend un pour lui et pose le paquet sur le piano*) C'est bon.

Il ramasse les partitions éparpillées sur le pupitre et les range dans une pochette cartonnée. Pendant qu'il ne regarde pas, la Mort aventure sa main pour prendre un autre bonbon, il entend le bruit du sachet, esquissant un sourire mutin, il donne une petite tape dessus qu'elle esquive de justesse.

La Mort : Ça c'est pas gentil.

Le Pianiste (*riant à moitié*) : La gourmandise est un vilain défaut.

La Mort : C'est vous qui dites ça ! (*elle ferme les yeux imitant le Pianiste*) L'odeur des tartes à la myrtille et du vin chaud montant de la vallée, l'alcool sucré des génépis...

Le Pianiste : Justement, c'est l'expérience qui parle. *(il referme le paquet)*

La Mort *(faisant semblant de boudier)* : C'est pas juste, moi, j'passe mon temps à faire la navette et j'en vois jamais la couleur de Quelque Part.

Le Pianiste *(la regarde amusé)* : Tiens !

(Il tend le paquet vers elle. La Mort approche une main dans laquelle il fait tomber plusieurs petits bonbons. Elle en prend un, puis glisse les autres dans sa poche, pour plus tard.)

La Mort : Merci.

Elle lui sourit une dernière fois et sort. Le Pianiste la regarde en souriant puis range la pochette dans son sac. Il va pour remettre son sachet de bonbons dans sa poche, mais se ravise, en prend un, puis le range et sort. Noir.